

Le Testament d'une écolière

Absurde, oui. Absurde de penser à ça, absurde d'être comme elle. Absurde, quoi. Enfin bon. Vous n'allez pas rester sur cette impression-là : absurde. Cela ne raconte rien. Alors, voilà.

J'étais une écolière. Dans quelle école, étudiant quoi, peu importe. J'étais une écolière comme les autres. J'avais des camarades de classe qui m'exaspéraient, d'autres que j'appréciais, et puis il y a ceux à qui je me dévoilais. Trop peu, ou trop tout simple, ça, c'est la question que je me posais parfois. Le fait est que ces derniers me connaissaient mieux que moi-même, c'est ce que je croyais. Je parlais, j'agissais, mais qui j'étais, c'était l'inconnu ennemi. Etre écolière, évidemment, c'était aussi les devoirs qu'on faisait une fois ou merde, les sujets enseignés qui nous passionnaient ou nous embrouillaient. Les professeurs qu'on admirait ou qu'on critiquait, vieux ou jeunes, laids ou beaux, et leur voix importait. Oui, parce qu'il ne faut pas croire, on écoutait toujours (même si on n'entendait pas forcément), et malgré l'intérêt que l'on portait à certaines branches, elles pouvaient vite devenir un combat perpétuel contre l'effet de la pesanteur sur nos paupières. A la longue, on se perdait. On tournait en rond. Informations pesantes, calculs migraines, analyses strictes, interprétations trop subjectives. On finissait par crier.

Ce n'était pas uniquement les cours sans fin. Il y avait l'entourage. Les problèmes relationnels : ça paraît si dérisoire. Croyez-moi, même sorti de l'âge con, de l'âge fleur rose, quand on est en plein dedans, dans ces emmerdes de cœur, rien ne va plus. Seulement, c'était ça l'apprentissage, le vrai. Je n'oublie pas la famille, cette secte à laquelle tu adhères inconsciemment, presque involontairement. Malgré toi.

Ainsi, Papa trompait Maman. C'est banal sans doute, de nos jours. Ça fait quand même mal quand, depuis petite, on ne te laisse voir que le blanc de l'œuf, le sucre glace rose sur le mille-feuille, l'endroit de la médaille. J'en venais à penser que se marier, ce n'était rien de plus que de s'emprisonner soi-même dans la persuasion que la vie est belle. Les enfants, c'est bien beau, mais au fond, c'est

pareil. On suit le troupeau. Désir mimétique. Et Maman dans tout ça ? Elle faisait comme les autres, elle acceptait, et tout cela la faisait gonfler comme un ballon, mais elle était une éponge. Forcément. Elle entassait des minutes, des mois, des années de jalousie, de frustrations, de reproches, et tout ça se digérait grâce au chocolat. Les éponges, c'est à peu de choses près comme les vases, quand c'est plein, ça déborde. La différence : quand une éponge est gorgée au maximum, on la presse comme un citron, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la structure vide, lasse, sans espoir. Maman allait passer au rouleau compresseur. Bientôt, ça, je n'en savais trop rien. Dire qu'elle n'y pouvait rien n'est pas vrai. Elle avait la possibilité de regarder mon père, de le prendre par les couilles et à la gorge et de lui dire (même si c'était faux, sans doute) avec un ton déterminé et confiant, qu'elle baisait dans son dos, comme un mâle honnête. Qu'elle baisait comme une bête, oui. J'aurais rêvé de voir la tête de Papa. Elle ne l'a jamais fait, évidemment. Je n'aimais pas le silence, je n'aimais pas les éponges.

Il était moche, Papa : petit, musclé (je plaisante), fier, blond, frisé, banquier. Il suivait les nouvelles chaque soir à la télévision, avec ses petites lunettes carrées sur le nez, pour penser comme eux. Pour être au top, pour suivre, pour se croire plus intelligent, « cultivé », comme ils disent. Tromper ma mère, ça aussi, certainement, il le faisait pour s'en vanter, puisque l'autre grosse à la maison ne disait rien. Je n'aimais pas les frisés, je n'aimais pas les moutons.

Pour moi, ma mère était une éponge, mon père un mouton. L'entre-deux, ça donnait moi, ça donnait quoi ? Une cuiller. J'aurais aimé être une cuiller, une cuiller normale, attention. Pas une originale, en chocolat, en porcelaine, ni en plastique. Il fallait qu'on puisse se voir dedans. Une cuiller, c'est petit, et suivant ce qu'elle porte, elle est bonne, ou fade. Elle déforme lorsqu'on se mire dedans. On se voit avec un gros pif, le petit bouton devient époustouflant, les grands yeux ridicules. La beauté n'a pas de sens. Pour elle, tout le monde est moche. Aussi, elle aide à manger, à s'empiffrer. Les cuillers à soupe, surtout. C'est sûrement incroyablement cliché, mais faire la fête à un pot de crème glacée à coups de cuiller à soupe, c'était la panacée ! Une cuiller a des sentiments, elle accueille tout ce qui est petit au creux de sa main, ou de son cœur. Elle a des sensations : elle jouit lorsque son petit cul rebondi rencontre malicieusement la désirable couche de sucre caramélisé sur la crème brûlée. Elle frémit lorsqu'elle sort de la bouche dans un mouvement ralenti, quand la lèvre supérieure suit subtilement et

sensuellement ses courbes, pour être certaine de ne pas en louper une miette. Elle est satisfaite lorsqu'elle parvient à ressortir remplie de l'œuf à la coque sans ébrécher la coquille. Une cuiller crie aussi, quand elle tombe, typiquement sur le carrelage de la cuisine. Elle adore faire chanter les verres à vin pour attirer l'attention des oreilles. Finalement, une cuiller a une orthographe androgyne, et j'aimais ça. Je ne vous serre (sers) pas la cuillère. J'aurai fini par crier.

Mais non. Le croisement entre un mouton et une éponge, c'était un nuage. Mignon (quoique, pas toujours), fragile, inattrapable, et plat. Parce qu'un banquier ne pouvait pas faire dans l'exubérance, j'étais un nuage moche, grisé, inintéressant. Rien d'extraordinaire, vraiment rien. Personne, pas même les quelques éberlués amoureux de la nature ne levaient les yeux pour m'observer. D'accord, certains météorologues, peut-être. Tant pis, je serai venue leur faire de l'ombre, et leur pisser dessus. Ils auront crié, ne comprenant pas ce qu'il leur arrive.

Trêve de plaisanteries. J'étais là, au milieu de ces prises de conscience permanentes. J'ouvrais les yeux chaque jour un peu plus, et je les fermais toujours plus lourdement le soir venu. Ils étaient tous fous, et c'est moi que l'on traitait ainsi. Ils n'aimaient pas les paradoxes, c'est eux qui créaient le plus imposant : la réalité est hideuse, réjouissez-vous, souriez et positiver. Pour être franche, j'aurais aimé dire : réjouir, sourire et mourir. Résolument plus mélodieux. J'avais peur de la fin, vraiment. Mais j'avais trouvé la solution : écrire mes volontés, qu'elles soient dernières ou premières. Je pouvais de la sorte mourir n'importe quand. J'écrivis ce testament sans réfléchir. D'une traite. En une seule journée. Pour ne pas être perturbée par les divers malheurs, parfois bonheurs, qui auraient pu me brouiller l'esprit. Un testament improvisé, donc. Le testament d'une écolière. Et là, vous criez, comme ces quelques peureux sur les montagnes russes qui s'égosillent avant même que le petit train ait commencé à plonger.

*

* *

Aujourd'hui, je m'endors. Enfin, c'est ce qu'ils ont dit à mon petit-fils. C'est stupide. Ma peau est ridée et tachetée, mes cheveux sont secs et blancs, presque translucides, rares. Le temps m'a rattrapée, j'ai oublié jusqu'à qui je suis.

Il y a deux mois, lorsqu'il leur a fallu me convaincre qu'il me serait bénéfique de quitter mon bien-être, mon mari et mes poissons rouges, d'entrer à l'hôpital des sans-mémoires, ils n'ont eu qu'à me citer. « Ma chère Madame, vous nous avez dit que vous rêviez d'être une cuiller, pas un nuage. Qu'une cuiller ça trompe sans devoir baiser. Vous ne pouvez pas restez seule dans votre état. Votre mari ne peut plus vous gérer. » Et là, sans que moi-même je ne m'y attende, j'ai crié, comme une malhonnête. Comme une vieille femme qui a perdu la tête. Bien sûr, ça leur a fait peur, et bien sûr, cela les a convaincus que cette fois-ci, mon avis n'avait plus rien d'un avis. Il a fallu m'emmener, de force, ou presque. Pour tout dire, ils se sont simplifié la vie. Une petite piqûre pour calmer la folle, et c'était parti. Tant pis.

Cela fait maintenant trois jours que je suis incapable de bouger, étendue là sur ces draps blancs. Parce que je ne me souviens plus. Je mangeais mes doigts qui ressemblent tant à de grosses crevettes à peine cuites, alors ils ont dû m'attacher. Ils me nourrissent à coups de petites cuillerées de purée de fruits, de légumes, de viandes, de féculents, de médicaments. Parfois, je leur dis qu'ils sont beaux. Ils font semblant de me croire, comme toujours, avec un mince sourire niais. Ils veulent juste être gentils. Au fond, ils ont raison. Pourtant, je ne suis pas dupe et je les prie de se mirer dans le dos de la cuiller qu'ils gardent, comme pour les persuader. C'est alors que le sourire devient communicatif. Je ris en silence, ils grincent intérieurement. Je sais que celui-là ne reviendra pas me voir. Bien, très bien. Cependant, ce ne sont pas ces brèves satisfactions cruelles qui ont amélioré ma santé mentale. Le médecin a donc estimé. Quand le médecin estime, c'est précis, et on le croit. Il a dit une semaine, pas plus, peut-être moins.

C'est ainsi qu'en trois jours, j'ai vu des dizaines de visages familièrement étrangers venir disserter sur le sens de la vie, de la mort, bafouiller des adieux faussement sincères, véritablement hypocrites. Il y en a même un, un petit noiraud, la quarantaine, costard gris et cravate mauve, avec des petites lunettes rectangulaires, qui n'a pas su dire un mot. Il s'est contenté de m'observer, et puis il est parti, avec un air fallacieusement atteint. Hier, un autre homme, la soixantaine, est venu lentement, gracieusement. Une croix était pendue à son cou. Il a été le seul à me poser des questions, et à m'écouter doucement. Il était singulier. Inexplicablement, il régnait un calme léger en sa présence. Il voulut d'abord savoir si j'étais croyante. Je lui ai dit oui. Juste oui. Evidemment, il s'est

empressé de me demander en quoi, en qui, machinalement satisfait. Sur ce, il s'est trouvé déconcerté de m'entendre lui annoncer que je ne savais pas exactement, mais c'était sûr, en tous cas pas en les éponges. Ni au mariage, ni aux enfants. Que de foutaises, voyons. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Il regarda en direction de la porte, comme pour s'assurer que personne ne me surprendrait en train de débiter de telles âneries. N'ayant pas songé à me répondre, il sortit de ma chambre peu après. Je suis sûre qu'il est allé crier, un peu plus loin.

Des gamins sont venus avec leurs parents quelques heures plus tard. Ils se sont vite lassés de rester plantés là à regarder un tas de rides immuables. Plus ils s'ennuyaient, plus le malaise des adultes devenait palpable. Ils affirmaient être mes enfants, accompagnés des leurs. Cela m'a paru invraisemblable. J'ai cru dire une bêtise quand je le leur ai dit. De même lorsque j'ai demandé pourquoi ni ma mère, ni mon père ne venait me voir. Ils m'ont répondu que cela faisait longtemps que je ne leur parlais plus. Notamment parce qu'ils ne parlaient plus eux-mêmes. Quoi, muets ? Ils sont devenus muets ? Non, rappelle-toi, ils sont morts. J'ai cru qu'ils allaient pleurer. Moi aussi, d'ailleurs. Je ne l'ai pas fait, mais j'ai crié, à nouveau. J'ai fait peur à mes petits-enfants, et leurs parents étaient énervés. Ils s'en sont allés à leur tour. Ils m'ont, bien entendu, dit au revoir, comme on le ferait à quelqu'un qui part quelques temps à l'autre bout de la terre. Ils ont dû oublier que le voyage du retour n'existe pas. Je leur ai dit à Dieu. Ils sont croyants.

En général, les divers inconnus me parlaient sur un ton mielleux. Pour eux, je ne suis plus qu'un singe fatalement enfermé. Ils me murmuraient des mots simples, des mots doux. Je ne leur répondais pas, ils ne m'auraient pas comprise. Plus le silence les gênait, plus ils augmentaient le volume de leurs cafouillages. C'en était risible. Je les associerais à de la guimauve. Ils étaient tous artificiellement rosés et mous. Quand on mord dedans, il y a cette petite frustration de ne pas y trouver plus de croustillant, plus de concret. Exactement de la même manière que quand vous leur serrez la louche, aucune vigueur ne répond à la vôtre. Vous serrez un poisson mort et évidé plutôt qu'une paluche. Alors je dormais. Face à tant de passivité, il n'y avait rien à faire, rien à crier.

Enfin, je m'endors. Je n'ai plus assez d'énergie pour supporter que l'on me rappelle ma folie, encore. Il est dur d'oublier qui l'on est, ou plutôt, qui l'on croit être. Aujourd'hui, il m'est avant tout ardu, voire impossible, de réfléchir, d'agir.

Je reste là. Inutile. Impassible. Inaudible. Inexpressive. Comme s'ils n'avaient pas vieilli jusque-là, seuls mes yeux guettaient et s'agitaient encore. Il y a trois minutes. Désormais, ils sont clos. Je crois que comme on ferme les volets d'une maison abandonnée, bonne pour la démolition, j'ai fermé les miens. J'ai verrouillé la baraque, condamné le cabanon dont les planches commençaient à moisir, les clous à rouiller d'avoir enduré trop de pluies. Mon cerveau a fini par oublier jusqu'à ses réflexes. Il l'a même négligé lui. Il a délaissé mon cœur, qui a fini par cesser de courir, cesser de marcher. Ruban d'arrivée déjà déchiré, le marathon se termine. Je sors de la maison, je la contemple. Tout cela manque d'un vent dynamisant. Je m'éloigne gentiment, me retournant une première fois. Elle semble plus seule. Je continue de marcher. Je lui jette un deuxième coup d'œil. Je ne suis plus sûre de la connaître. Elle est si petite. Je me retire un peu plus encore. Elle disparaît, floutée, fanée.

Un bruit aigu crie sans cesse, comme si ce fil de pixels verts sous haute tension était joué par un archet en crin de mort. Aucun effroi, à peine une petite exclamation. Sac blanc, il faut libérer l'espace. Alignée aux autres, parallèle, je suis une jeune morte dans un tiroir. Il coulisse, puis l'obscurité. Dorénavant, ils sont secs, presque totalement. Mes yeux ne se rouvriront plus. Le tiroir coulisse à nouveau, puis la lumière artificielle, puis la lumière ardente. Mes yeux ne sont plus ni secs, ni mouillés, ni ouverts, ni fermés, ils ne sont plus. Ils ont fondus. Je ne suis que poussière. Cendres versées dans une urne. Voilà ma nouvelle maison.

*

* *

Il y a quelques semaines, ma mère est allée acheter une drôle de boîte, ce qui nous a beaucoup surpris, avec ma petite sœur. Nous habitons un humble appartement et elle nous dit toujours de ne pas entasser les bibelots inutiles, bien qu'elle collectionne les cuillères à thé, allez savoir pourquoi. Elle l'a placée sur la vieille cheminée qui ne se souvient plus à quoi ressemble un ramoneur. Elle a enlevé tout ce qui se trouvait autour : les diverses photos, surtout. Cette boîte, nous avions interdiction d'y toucher, alors bien sûr, puisque nous sommes encore des enfants, elle était devenue la source qui alimentait notre imagination. Ma sœur voulait chaque soir que je lui raconte l'histoire de la boîte enchantée. Elle était

persuadée qu'elle renfermait des fées malicieuses et des petits soldats espiègles qui auraient dérangé Maman pour le repassage et la cuisine. C'est pour cette raison que nous n'avions pas le droit de l'ouvrir. C'est un héritage de notre grand-mère, nous a dit Maman. Elle était folle et elle a expiré il y a environ deux mois. Quand elle en parle, j'ai toujours l'impression que ses yeux vont fondre. Ils deviennent tout brillants, mais ils ne coulent pas. Ce n'est pas comme lorsque nous nous sommes cognés et que nous pleurons. C'est beaucoup plus puissant. Et c'est pour cela qu'elle devait être magique, cette boîte.

Seulement, j'ai très vite appris à la mépriser. Notre mère est devenue livide depuis qu'elle était posée là, surplombant le salon. Elle ne venait plus jouer avec sa fille, elle ne prenait plus plaisir à mettre sa jolie robe rouge, ni la bleue qui lui allait si bien. Elle sanglotait tous les soirs dans sa chambre. Ma petite sœur commençait à se lasser de ces histoires de fées et de soldats. Impatiente, elle a cessé d'y croire vraiment. Alors, j'ai pris une décision. Radicale. Fatale. J'allais ouvrir cette boîte que Grand-Mère nous a léguée. Elle qui nous racontait des contes fabuleux, elle aurait voulu qu'on sache la vérité, j'en suis certain. Et je me doutais que le contenu allait, lui aussi, être fabuleux. J'imaginai en silence y trouver des bibelots, une carte au trésor, de vieilles photos, ou de vieilles lettres qui nous révéleraient les secrets jamais dévoilés de cette grand-mère désaxée.

En réalité, j'y ai trouvé de la poussière, épaisse et grise très foncée. Je n'ai pas compris tout de suite. Pourquoi Grand-Mère nous avait-elle laissé de la poussière ? Encore une de ses idées complètement décalées, sûrement. Mais il n'y avait pas que ça. Dans un sac en plastique transparent, fermé hermétiquement, il y avait un carnet. Je l'ai pris, et j'ai recouvert la boîte lentement, précautionneusement, pour ne pas risquer de faire voler de la poussière. J'ai lu ce carnet d'une traite, toute la nuit, sans réfléchir. Le testament d'une écolière. Au matin, tôt, quand je suis arrivé au salon pour replacer le carnet où je l'avais trouvé la veille, j'ai compris. Ce n'était pas une idée démente, c'était ma grand-mère elle-même, enfermée là dans cette boîte qui, tout compte fait, ne ressemblait plus tant que ça à une boîte. J'ai poussé un petit gémissement de dégoût, ou de surprise, je ne sais plus. Pas tout à fait un cri. Les femmes de la maison dormaient encore. Tant mieux. J'ai pris mon sac à dos, j'y ai fourré une pomme, une barre aux céréales, une bouteille d'eau plate, sans oublier la caisse, le coffret, ou le reliquaire, je ne sais plus comment appeler cela. Sauf qu'avant de le déposer

soigneusement dans mon sac, je l'ai ouvert à nouveau, et j'ai glissé à l'intérieur toutes les cuillères à thé de la collection de Maman dans lesquelles on pouvait se voir, en y ajoutant toutes celles du tiroir à couverts. Après l'avoir refermé, je l'ai secoué légèrement pour que tout cela se mélange. J'ai également emporté une cuillère à soupe. Finalement, j'ai enfilé mes chaussures, mon manteau et j'ai filé.

Après avoir voyagé dans divers transports publics dans une direction complètement hasardeuse tout en m'éloignant de la ville, je suis tombé sur ce que je cherchais. Un champ de maïs. Il était écrit qu'elle voulait être là, quelque part dans un champ de maïs, particulièrement. Elle a griffonné qu'elle aimait ça, le maïs, avec ses petits grains d'un jaune normal. Parce qu'elle adorait regarder les gens essayer de piquer vainement les derniers grains épars de leur portion de salade avec leur fourchette, avant de se résoudre à les pousser avec le couteau. Parce qu'elle aimait leur forme ronde, mais plate; ronde, mais pointue. C'était sans doute la forme du crâne humain avant son évolution, expliquait-elle. Elle chérissait spécialement leur bruit, leur forme, leur matière, leur odeur et leur goût lorsqu'ils éclataient sous une trop forte chaleur. Je me souviens encore d'avoir écouté, la bouche béante, l'Histoire du maïs et son Big Pop. Aussi, elle disait que les gens avaient peur des champs de maïs, parce qu'ils s'y perdaient et parce qu'ils pensaient y rencontrer des épouvantails.

Alors, je me suis perdu, comme elle le recommandait, au milieu de ces hauts épis. Juste avant de ne plus rien comprendre et de ressentir pleinement une tension sur le torse et de la chaleur au front, je me suis agenouillé, j'ai arraché un ou deux épis, et j'ai creusé. J'ai placé le coffret à l'envers avec le couvercle, comme indiqué. Rien de plus avant de reboucher le trou. Ainsi, j'ai fait disparaître cette boîte si laide sous terre. Grand-Mère, sous terre. J'ai aplati le tout, égalisé, et y ai déposé un pissenlit trouvé à l'orée du champ. Elle aimait les pissenlits, parce qu'eux aussi, étaient d'un jaune normal, un jaune comme les bonshommes qui sourient sur les aimants du réfrigérateur. Je crois qu'ils la rassuraient. Leurs feuilles lui faisaient penser à des flammes vertes, des feuilles vivantes. La fleur avait deux visages, absolument dissemblables. Le jaune, bien sûr, comme une crinière lumineuse, et le fragile, sur lequel on soufflait pour faire s'envoler les petits hélicoptères blancs translucides (comme ses cheveux, l'autre fois, à l'hôpital). Cette fleur lui correspond. Forte, mais si volatile, parfois. La cuiller à soupe (et non cuillère, je le sais maintenant) a servi de pierre tombale. Le manche

planté assez profondément, mais pas totalement. Je devais l'incliner en arrière, pour que les nuages gris et plats se regardent, et se déforment dans son dos.

Il me restait à présent deux choses à faire : écrire un mot, le mot donné, qui lui colle à la peau ou à la cendre, et crier, comme rien. Oui, elle voulait que l'on crie sans rien ressentir. Un cri gratuit, sans douleur, ni peine; sans joie, ni délivrance. J'ai écrit les sept lettres que contenaient ce mot, je me suis levé, et en contemplant cette tombe improvisée, j'ai crié, comme rien. Un cri complet, tout en étant vide. Jusqu'au bout du souffle. J'ai pris mon sac et, le nez dans le carnet pour ne pas me retourner, je me suis éloigné. Je ne sais pas si je suis sorti de ce champ de maïs au même endroit que j'y étais entré. J'étais perdu. Je devais m'en aller, sans rien penser, sans pleurer, surtout. C'était marqué. C'était la règle, sa règle, elle qui ne les aimait pas. Alors je me suis dit qu'elle ne m'en voudrait pas trop si je me retournais. Si je regardais en sa direction insensée. Et si je m'exclamais : « Adieu, Absurde. »

Audrey Huguenin